

## **Verleugnung et caractère**

En 1920, au moment même où se met en place la réglementation de la formation des analystes et l'obligation pour le candidat analyste de faire une psychanalyse, Kafka écrivait à Milena :

Je me dis, Milena, que tu ne comprends pas la chose. Essaie de la comprendre en l'appelant maladie. C'est un de ces innombrables mystères que les psychanalystes croient avoir découverts. Je ne l'appelle pas maladie, et je vois une erreur sans remède dans la partie thérapeutique de la psychanalyse. Toutes ces prétendues maladies, si tristes qu'elles paraissent, sont des questions de croyance : l'homme en détresse s'ancre dans n'importe quel sol maternel [...] Quand l'homme s'ancre au contraire dans un terrain réel, il ne s'agit plus d'une position universelle et remplaçable, mais d'une chose préfigurée dans sa structure et qui continue après coup à le travailler (même dans son corps) toujours dans la même direction. On veut guérir ces histoires-là<sup>1</sup> ?

Y aurait-il donc deux analyses, celle qui guérit les maladies, la thérapeutique, qui pour Kafka est une erreur sans remède, et celle qui viserait l'inguérissable ? En février 1977 à Bruxelles, Lacan s'étonne que nous ne nous intéressions facilement qu'à des symptômes, que nous ne nous intéressions qu'à savoir comment avec le blabla, avec notre blabla c'est-à-dire l'usage de certains mots, nous arrivons à les résoudre et à évaporer l'affect ; deux mois plus tôt, lors de la première séance de son séminaire *l'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, il disait que le symptôme est ce qu'on connaît le mieux, y compris au sens biblique du partenaire sexuel ; c'est ce que l'on connaît le mieux, contrairement au caractère dont nous utilisons le terme à tort et à travers, sans lever la confusion entre le moi et le conscient.

Y aurait-il donc deux analyses, ou n'y aurait-il pas plutôt comme disait Freud deux parties du travail<sup>2</sup> ? La première partie permet de lever les symptômes, c'est-à-dire d'agir sur le refoulement, de « rendre conscient le ça », sans forcément apporter de changements profonds. La seconde partie du travail consiste à corriger le moi, ce moi qui ne se confond pas avec le conscient. Ces deux parties ont pu se nommer respectivement analyse thérapeutique et analyse didactique, ou bien analyse symptomatique et analyse de caractère, au moment

---

<sup>1</sup> F. Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 2005.

<sup>2</sup> S. Freud, « Analyse avec fin et analyse sans fin » [1937], *Résultats, Idées, Problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1992.

où la formation des analystes commence en 1925 à être standardisée à l'Institut de Berlin.

Mais dans la pratique, ce clivage berlinois entre une analyse didactique qui selon le standard ne doit pas être aussi fouillée qu'une thérapeutique, ni surtout toucher au caractère (d'ailleurs les candidats sélectionnés pour leur « normalité » étaient censés ne pas avoir de symptômes), et une thérapeutique assez dégagée du standard pour se permettre parfois des changements profonds, ce clivage se voit subverti par ses propres résultats. Dans son « Rapport statistique sur l'activité thérapeutique de l'Institut de Berlin entre 1920 et 1930<sup>3</sup> », Otto Fenichel différenciait les cas de « réussite de transfert », analytiquement imparfaits (qu'il classait parmi les « améliorés »), des cas de guérison analytique où la levée des symptômes n'empêche pas « un changement de caractère compréhensible par la rationalité analytique » (cas qu'il classait parmi les « guéris »). La guérison analytique serait donc à la fois celle du guérissable du symptôme et celle de l'inguérissable du caractère. Or tout oppose la satisfaction substitutive du symptôme et le caractère ; le caractère contrôle les relations de l'homme à ses objets, et forme la trame dans laquelle est pris, et limité, le développement libidinal du sujet ; si l'expérience analytique (et, pourrions-nous dire aujourd'hui, celle de la passe) peut nous en apprendre plus, c'est à condition, précise Lacan en 1954, « qu'on s'aperçoive que l'analyse peut modifier profondément le caractère<sup>4</sup> ».

Nous pouvons dire avec Freud que la seconde partie du travail analytique est en continuité avec la première partie ; il n'y a donc qu'une cure, mais celle de l'analyste doit être complétée par une analyse de caractère (une analyse tous les cinq ans disait Freud ; et Lacan tenait qu'il fallait parcourir plusieurs fois la boucle). Si Ferenczi (et l'école de Budapest) a pu poser comme deuxième règle fondamentale la psychanalyse de l'analyste, ce n'est pas au sens où il y aurait deux modalités d'analyse, la thérapeutique (la personnelle) et la didactique, mais pour viser un achèvement de cette psychanalyse qui ne traite pas seulement le symptôme mais qui touche à la formation du caractère. « Une psychanalyse symptomatique ne peut être considérée comme terminée si elle n'est pas, simultanément ou par la suite, une analyse de caractère<sup>5</sup>. » Dans la pratique, l'approfondissement du travail jusqu'à son achèvement complet n'est pas toujours nécessaire, et on peut guérir un grand nombre de symptômes sans que se produisent des changements aussi profonds ; les fins ordinaires de l'analyse se font alors *rebus bene gestis*. Par contre, « l'analyste, dont le sort de tant d'êtres humains dépend, doit connaître et maîtriser jusqu'aux faiblesses les plus cachées de sa propre personne<sup>6</sup> ». Pour Ferenczi comme pour Freud, le

---

<sup>3</sup> *On forme des psychanalystes, Rapport original sur les dix ans de l'Institut Psychanalytique de Berlin 1920-1930*, présenté par Fanny Colonomos, Paris, Denoël, 1985.

<sup>4</sup> J. Lacan, séminaire *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 229.

<sup>5</sup> S. Ferenczi, « Le problème de la fin de l'analyse », *O. C. 4*, Paris, Payot, 1982.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

travail analytique impose que l'analyste connaisse « ses propres déficiences<sup>7</sup> » et qu'il ait suffisamment appris de ses propres « errements et erreurs<sup>8</sup> ». Exiger de l'analyste « un assez haut degré de normalité et de rectitude psychique » comme une part de sa qualification<sup>9</sup>, vise à écarter de la cure les résistances qui tiennent, ajoute Freud, au *caractère* propre de l'analyste. En se fondant sur l'amour de la vérité et la reconnaissance de la réalité, la relation analytique se confronte avec la *Verleugnung* qui nourrit ces résistances en s'opposant aux remaniements d'un moi clivé.

Cette seconde partie du travail analytique aurait donc deux versants, l'un qui consiste à corriger les processus de refoulement originaire, l'*Urverdrängung*, de façon à « éviter la possibilité de maladie ultérieure », l'autre qui pourrait lever la *Verleugnung* clivante du moi et modifier en profondeur cette formation narcissique qu'est le caractère. N'est-ce pas ce qui fait dire à Freud que l'analyse de caractère produit une plus grande proximité entre pratique et théorie que ne le font les « fins ordinaires » ?

On peut supposer que le dispositif de la passe, qui est la réponse lacanienne à la question de la formation des analystes, nous enseigne non seulement comment s'est levé pour le sujet ce refus de savoir qui l'a amené à la psychanalyse, mais comment s'est éclairée chez lui (en fin de cure ? pendant la passe ?) cette *Verleugnung* que Lacan nous dit avoir longtemps réservée pour l'analyste lui-même<sup>10</sup>. Il n'y a qu'une psychanalyse, c'est la psychanalyse didactique dit-il. Boucler la boucle jusqu'à son terme, traverser « en totalité — et plusieurs fois — le cycle de l'expérience analytique » pour atteindre ce point opaque où « le fantasme fondamental devient la pulsion<sup>11</sup> », n'est-ce pas aussi parcourir en solitaire « l'espace de défense » qui tient à « l'écran fondamental du réel dans le fantasme inconscient<sup>12</sup> » ? Freud voit l'issue de l'analyse dans la poursuite des remaniements du moi (travail sur la *Verleugnung*) et des corrections des processus de refoulements originaux ; Lacan indique, dans la fin de l'analyse, la traversée du fantasme, l'évidement de l'objet et le devenir de la pulsion. Mais l'« épreuve » de la passe qui peut nous enseigner comment on passe de la tâche analysante à l'acte de l'analyste, comporte, dit Lacan, un mystère : elle se heurte à une résistance assez étrange<sup>13</sup>. Cette étrange résistance,

---

<sup>7</sup> S. Freud, « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, *op. cit.*, p. 263.

<sup>8</sup> S. Ferenczi, « Le problème de la fin de l'analyse », *O. C. 4, op. cit.*

<sup>9</sup> S. Freud, « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, *op. cit.*

<sup>10</sup> J. Lacan, séminaire *L'Acte psychanalytique*, inédit, séance du 19 juin 1968.

<sup>11</sup> J. Lacan, Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

<sup>12</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 235.

<sup>13</sup> J. Lacan, « Raison d'un échec », *Scilicet* n° 1, p. 47.

ce refus de voir se lever le voile sur l'acte, est-elle la même que la résistance dans la cure qui est l'effet du caractère propre de celui qui la dirige ?

Contrairement au symptôme, le caractère n'est pas ressenti comme étranger, il est méconnu. Méconnu : *verleugnet*. Défense et non symptôme, il est défense contre la menace pulsionnelle, une défense qui se sert des formations réactionnelles, ces digues érigées avec la même force que celle de la poussée du refoulé ; substituées au refoulé, elles forment des traits de caractère qui renforcent l'attitude opposée à la pulsion sexuelle refoulée, pudeur, dégoût, morale ou bien compassion, avarice, impatience, infatuation, ou encore jalousie des femmes (où s'est déplacée l'envie du pénis<sup>14</sup>). S' « il est bon de savoir sur quel sol tourmenté se dressent nos vertus », ce savoir ne se livre pas facilement : les procès de formation de caractère sont moins transparents, moins accessibles que ceux de la névrose qui tiennent à l'insuccès du refoulement et au retour du refoulé. Parce qu'ils ne viennent pas du refoulé mais s'y substituent, les traits de caractère ne se déchiffrent ni ne se guérissent, mais prennent silencieusement le relais de la vie génitale.

En faisant retour dans la cure, ces traits de caractère servent les résistances à la guérison ; en faisant retour dans la pratique de l'analyste, ils servent les résistances aux cures des patients ; en faisant retour chez les analystes ils servent les résistances à la pensée et son enkystement. Toutes ces résistances s'élaborent dans « l'espace de défense où s'organise le sujet<sup>15</sup> » et que cherche à modifier l'analyse dite de caractère. Voir sur un mode paranoïde, quasi délirant, ces obstacles à la cure dans la résistance des patients eux-mêmes, disait Ferenczi, n'est que projeter ou nier ses propres complexes. Devant une opposition du moi à la cure, on peut modifier partiellement le moi, disait Freud ; mais lorsque le caractère propre de l'analyste influence la perspective de la cure qu'il conduit, on s'aperçoit qu'il n'a jamais été l'objet de l'analyse parce qu'il n'engendre ni plainte ni souffrance ; il y reste obscur, masqué, secret : en revanche il se révélera dans la pratique de celui qui devient analyste, comme il se dévoilera dans ses relations avec ses collègues et dans les associations qu'il fréquente. N'est-ce pas du versant pulsionnel du caractère que se nourrit le confort du groupe des analystes ? Confort qui se supporte de l'objet *a* en tant qu'il est « d'aversion au regard du semblant où l'analyse le situe<sup>16</sup> » (et dont la cure le couvre). L'implication de l'objet dans sa face pulsionnelle est organisée par les formations fantasmatiques inconscientes. Mais l'objet ne sert-il pas aussi de rempart pour le groupe, si le fantasme qui l'inclut est défense, écran, voile de la castration maternelle ?

---

<sup>14</sup> S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 62.

<sup>15</sup> J. Lacan, « Du sujet enfin en question », *Écrits, op. cit.*, p. 235.

<sup>16</sup> J. Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet* n° 4 p. 31.

Car les formations réactionnelles (qui modifient le moi en le disloquant, le paralysant, l'aveuglant) s'associent, dans cet espace de défense, aux formations fantasmatiques (à partir des traces profondes d'impressions mnésiques restées inconscientes) pour protéger contre le symptôme et constituer ce que Ferenczi appelait la « cristallisation » du caractère. Si cette cristallisation est muette, seul un travail intellectuel pourra en obtenir la dissolution et une « recristallisation » du caractère ; les chemins de cette perlaboration (*durcharbeiten*) passent par la reconnaissance des « secrets » publics — méconnus du sujet mais connus de ses proches, voire subis par les patients ; ce « savoir » là s'obtient de la levée d'une méconnaissance, d'une *Verleugnung* clivant le moi, dans la mesure où il est lié au fantasme inconscient ; il aura fallu pour l'obtenir traiter d'abord le caractère, c'est-à-dire séparer le monde fantasmatique de la réalité, surmonter l'angoisse de castration et le complexe de virilité, et permettre le deuil de la satisfaction transférentielle<sup>17</sup>. Ce savoir peut-il s'enseigner dans une passe, comme on enseigne au moi, dans la cure, à renoncer à sa fonction d'isolation destinée à orienter le cours de la pensée<sup>18</sup> ?

Si c'est un savoir obtenu par la levée d'une *Verleugnung* et de son « louche refus », il est savoir des relations du sujet à un objet gelé dans le fantasme (« gelé » à la façon des paroles gelées dont parlait Rabelais). Comme la mélancolie qui place dans le moi l'objet perdu, relayant ainsi l'investissement d'objet par une identification, comme les participants du repas totémique qui s'incorporent les qualités de l'animal ou de l'ennemi mangé, le caractère est lui-même constitué de ces identifications « post-refoulement ». Il est formé par un « précipité d'investissements d'objets abandonnés<sup>19</sup> », il résulte d'une sédimentation des attachements anciens, il contient l'histoire des amours envolées du sujet. C'est en somme son journal intime. Mais investissement d'objet et identification sont simultanés : journal intime certes, le caractère rassemble aussi une collection de traits (devenus de caractère) pris à l'objet érotique et permettant de le conserver. De le « geler ». Le caractère se modifie donc avant même l'abandon de l'objet puisque sa modification elle-même conserve l'objet au-delà de son abandon. Et il restera modifié, fixé, quels que soient les bouleversements libidinaux ultérieurs.

Ces choix érotiques, ces restes d'objet, ont participé à la formation du caractère, que le sujet s'en défende ou qu'il les admette de façon insue. L'insu voisine avec le secret et la méconnaissance. Le sujet réagira infailliblement de la même manière à toute nouvelle sollicitation, y compris dans le transfert. Suffit-il d'en être averti, suffit-il de connaître à fond ses propres traits de caractère, de surveiller ses sentiments et ses passions, afin que le patient, qui ne manque pas, lui, de les repérer, n'en soit pas l'objet aveuglé ? Ne traduire aucune de ses

---

<sup>17</sup> S. Ferenczi, « Le problème de la fin d'analyse », *op. cit.*

<sup>18</sup> S. Freud, « Inhibition, symptôme, angoisse », *Œuvres complètes VI*, Paris, PUF, 2006, p. 36.

<sup>19</sup> S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1963.

impulsions dans la réalité des cures, enregistrer et surmonter les résistances qui remplissent l'espace de défense, pouvoir supporter l'obligation de tout dire de l'analysant (avec ce qui lui est désagréable), accepter de ne rien savoir de chaque cas et d'en faire état auprès du patient (surtout si c'est un psychotique), cela ne s'obtient que de la propre analyse de l'analyste (moyen auxiliaire de l'analyse de ses patients, disait Ferenczi). Changer profondément le caractère, c'est modifier les traces écrites de la jouissance narcissique et les lettres fixées du fantasme, c'est désenclaver l'objet qui y était gelé.

Le facteur quantitatif mis en jeu dans cette dépense continue de la défense contre le refoulé (comme dans la « translaboration, c'est-à-dire la peine qu'on se donne »), nous pourrions avec Lacan l'appeler facteur jouissance. Le dévoiler afin qu'il ne fasse pas obstacle à la pratique des cures ne suffit peut-être pas, de même que ne suffit peut-être pas au repérage d'autres savoirs de mettre au jour le clivage défensif du fantasme inconscient. Il faut aussi apprendre à se servir des traces de jouissance qui ont formé le caractère (racines sexuelles du savoir répudié) afin de les passer au semblant et d'en traduire le réel (pulsionnel) en mental, c'est-à-dire en savoir non refusable, vierge de toute défense. Cela s'appelle le *durcharbeiten* freudien. Jusqu'au bout de l'analyse, jusqu'au franchissement des identifications, jusqu'à la saisie du réel fondamental du fantasme, il s'agit de faire l'« épreuve » de la réalité pulsionnelle de l'inconscient.

Le *durcharbeiten* s'apprend dans la cure, comme y apprend à lire le sujet de l'inconscient<sup>20</sup>. Mais dans ce pas de la tâche à l'acte où il s'agit de « saisir l'acte dans le temps qu'il se produit », apprendre à lire ne suffit plus ; le psychanalyste peut faire le pari de lever la *Verleugnung* poussée pourtant chez lui à son plus haut degré de pathétique, car c'est de « ce point opaque, autiste, de sa parole » et de son fantasme d'où se tire le désir du psychanalyste<sup>21</sup>, qu'il opère. La passe peut nous enseigner ce que quelqu'un aura pu apprendre de sa propre cure — et peut-être des cures qu'il conduira — qui lui aura permis, une fois désancré du sol maternel (pour reprendre le mot de Kafka), d'atteindre l'écran fondamental du réel de la jouissance maternelle dans le fantasme inconscient, et de pouvoir adopter, dépouillé de toute défense (et donc de résistance) cette profession *mélancolique* d'analyste, et en supporter, à la clef de chaque fin de cure, le désêtre. On peut alors imaginer que la passe aura été ce point précis où saisir l'acte dans le temps qu'il se produit est saisir (lever, éclairer) la *Verleugnung* qui le représente<sup>22</sup>. Un tel savoir n'est plus à démentir.

Cette *Verleugnung* de l'acte, qui n'instaure le sujet qu'à le transformer et à démentir l'acte même qui l'a transformé, comment hérite-t-elle de la

---

<sup>20</sup> J. Lacan, séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 38.

<sup>21</sup> J. Lacan, séminaire *L'Acte psychanalytique*, inédit, séance du 19 juin 1968.

<sup>22</sup> J. Lacan, séminaire *La logique du fantasme*, inédit, séances du 15 février et du 22 février 1967.

*Verleugnung* originaire qui produit la *Spaltung* du sujet, qu'on l'appelle béance face à la castration, déchirure devant l'objet, ou clivage du savoir ?